

Quel enfer!

Le petit diable de Roberto Benigni

Georges Privet

Numéro 46, novembre-décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1989). Compte rendu de [Quel enfer! / *Le petit diable* de Roberto Benigni]. *24 images*, (46), 81–81.

LE PETIT DIABLE

DE ROBERTO BENIGNI

QUEL ENFER!

par Georges Privet

Un prêtre américain en mission à Rome (Walter Matthau) est tourmenté par le démon du midi (Stefania Sandrelli). À peine a-t-il confessé l'objet de son désir à son guide spirituel, qu'il se voit appelé d'urgence au secours d'une matrone hystérique que l'on croit possédée. Le prêtre, flegmatique à souhait, invite les proches de la malheureuse à l'amener dans l'église où il conduira, en deux temps trois mouvements, l'exorcisme libérateur avec toute la conviction d'un arracheur de dents. Chassant Satan à grands coups de versets, l'exorciste parvient à libérer la dondon mais hérite sans le vouloir de la créature qui la possédait, et qui s'est temporairement réfugiée derrière l'armoire de la sacristie. Qui peut donc bien être cet hurluberlu ricinant, nu comme un ver sous son costume en peau de cochon d'Inde, les cheveux en bataille et le regard luisant? Le diable, probablement...

Ainsi apparaît le petit diable qu'incarne le redoutable Roberto Benigni dans le film qu'il s'est taillé à la démesure de son talent. Un film à la fois tendre et éclaté, innocent et endiablé, bourré de trouvailles et d'idées volées, toutes aussi bien servies les unes que les autres.

Le petit diable se détache du déprimant paysage de la cinématographie italienne contemporaine, tant par son immense succès populaire que par les vastes moyens mis à la disposition de son auteur (un budget de sept milliards de lire, un double tournage — une version italienne plus une version anglaise où Benigni baragouine comme il peut, en plus d'une prestigieuse équipe technique: Giuseppe Bertolucci à l'écriture et Robby Müller à la caméra). Le succès de ce dernier film (suivant *Tu mi turbi*, 1982, et *Non ci resta che piangere*, 1984, coréalisé avec Massimo Troisi) a finalement ouvert les portes du marché international à Benigni, qui s'est même vu offrir un contrat de cinq films par la maison de production Touchstone. Il s'en est bien sûr trouvé pour déplorer la disparition du monologuiste et polémiste sauvage, jadis associé à des projets



Nina (Nicoletta Braschi) et Judith (Roberto Benigni)

plus personnels (Bernardo et Giuseppe Bertolucci, Ferreri et Jarmusch), maintenant condamné au succès public et aux entreprises de prestige (il partagera avec Paolo Villaggio la vedette de *La voce della luna*, le prochain Fellini). Ajoutons que s'il est vrai que l'enthousiasme suscité par *Le petit diable* est tout à fait exagéré, il n'en demeure pas moins un film surprenant, tonique et rafraîchissant.

Le petit diable est un être espiègle et bon enfant, prêt à faire les quatre cents coups entre deux «Je vous salue Marie». Le choc de l'exorcisme qui lui donne naissance, fait place à une lente adaptation qui forme le tissu comique du film. En ce qu'il exploite les aventures d'un être candide doué de pouvoirs spéciaux, confronté à un univers qui n'est pas le sien, ce petit diable n'est pas sans rappeler toute une tradition de créatures américaines (*E.T.*, *Starman*, et *Rainman*, par exemple) à laquelle Benigni a adjoint le concept du «odd couple» (le choix de Walter Matthau, mal exploité, n'a rien de fortuit). Le récit procède de l'effet que l'un exerce sur l'autre et du chaos qui s'ensuit. L'acteur-auteur semble s'être réservé exclusivement des plages d'improvisation à l'intérieur d'une structure lâche et flexible. Les gags (relativement réduits en

nombre) dépendent pour leur impact de leur répétition (la phrase répétée à l'intercom, par exemple) puisque le film est fondé sur la mal appropriation systématique des codes. La mise en place des gags est donc volontairement lente, puisqu'elle participe elle-même au plaisir du spectateur, autant que la chute, rendue prévisible et savoureuse.

La liberté structurelle du film a toutefois l'inconvénient d'en rendre évident le système (surtout dans le dernier tiers) et le spectateur risque d'avoir l'impression de ressentir un peu trop clairement l'ambition qu'a l'auteur de s'identifier comme l'héritier d'une lignée (à mi-chemin entre Toto et les Marx Brothers) dont il ne semble en fait n'être que l'imitateur inspiré. Car il manque à son œuvre une générosité et une poésie qui ne soient pas affectées et qui seules, pourraient insuffler un peu de grâce à un système dont le calcul semble parfois diabolique. ■

IL PICCOLO DIAVOLO

Italie 1989. Ré.: Roberto Benigni. Scé.: Roberto Benigni, Vincenzo Cerami. Ph.: Robby Müller. Mus.: Evan Lurie. Int.: Roberto Benigni, Walter Matthau, Nicoletta Braschi, John Lurie, Stephania Sandrelli. 110 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma Plus